

Bifidité du phallus.

J'assiste à une représentation théâtrale d'un style baroque suranné. L'antiquité vue par le XVIIIème siècle.

Un danseur torse nu, en tutu et collant blanc vient au-devant de la scène. Il danse dans un style très maniéré et annonce l'arrivée du roi. Celui-ci se pointe sur un char à toutes petites roues, ce qui rend sa magnificence un peu ridicule. Le roi est aussi torse nu, mais barbu ; pantalon blanc, une couronne d'opérette sur la tête, dorée, à épaisses dents pointues. Il porte des énormes chaussures blanches à paillettes dorées dont l'épaisse semelle dépasse derrière le talon d'une longueur au moins égale à celle de la chaussure. Il a un air un peu ahuri. Une chanteuse explique alors que dans le pays, il manque de telles choses, peut-être s'agit-il d'un organe. Et en même temps qu'elle chante elle enfle sur un double rail cylindrique des sortes de diapasons sans queue, fermés au bout. Ce que j'appelle rail peut aussi faire penser à une épingle à cheveux de taille humaine dont je ne vois pas la courbe réunissant ses deux parties. Les « diapasons » ont bien trente centimètres de large, exactement l'écartement des « rails ».

Il est clair que je suis dans une représentation de la représentation. Tout se passe sur scène, Freud aurait dit l'Autre scène ; c'est aussi une variante de « l'autre appartement », un contenant pour les représentations inconscientes. Le français fait bien de réunir en un seul mot ce que l'allemand dissocie en *Vorstellung* (représentation psychique) et *Darstellung* (représentation théâtrale). Le caractère maniéré de cette représentation-ci vient, en une sorte de surjeu, redoubler l'idée de représentation. Le danseur du début est lui-même en représentation, même s'il ne vient que présenter le fait qu'il va y avoir représentation du roi. Il est en quelque sorte le « cadre » du tableau vivant qui va s'ouvrir. Mais en tant que cadre, il fait déjà partie du tableau. (Voir mon analyse à venir du film « A couteaux tirés »)

Ce roi un peu ahuri et ridicule, c'est mon père et c'est moi. Son accoutrement clinquant renforce l'idée de déguisement, donc de représentation. Pour représenter quoi ? le fait qu'il s'agisse d'une représentation. Je veux à la fois être le roi et en même temps je comprends que cette ambition est dérisoire, ridicule. Tout comme mon char et mon accoutrement, tout n'est que paillettes et poudre aux yeux. Pour éviter de voir quoi ?

Le manque d'organe indiqué par la femme : la castration. Il manquerait une représentation de l'organe féminin ? pourtant, elle en empile toute une série. Ce que j'ai nommé « diapason fermé », ce sont des fentes, donc une représentation de l'extérieur du vagin. C'est bien une représentation ça ! mais pour la rendre valide, il faut l'enfiler sur cette espèce de « rail » double ou épingle à cheveux géante qui ne peut être que le phallus. Et il faut en enfiler beaucoup !

.. ou avoir de grandes godasses, qui dépassent du talon de manière excessive et ridicule, autre façon de représenter le phallus. Du corps il dépasse, en effet, du moins s'il est bien accroché dans une représentation stable comme pourraient l'être ces chaussures à grandes semelles. Les chaussures, ce sont néanmoins des accessoires non attachés au corps : on peut les enlever.

Donc, s'il manque quelque chose, ce serait une représentation du sexe féminin indépendante du phallus. Ou alors cela reviendrait à dire que l'organe manquant pour valider cette représentation, c'est le phallus. Mais, comme toutes les représentations, il ne serait que paillettes et poudre aux yeux.

C'était déjà sous-entendu par le danseur ballerine qui vient annoncer l'arrivée du roi. Normalement, sur la scène de l'opéra, ce sont les femmes qui portent tutu. En le faisant porter à un homme, j'écris en quelque sorte : toute femme est un homme. Pas de femme sans phallus, ou pas de représentation du sexe féminin sans le phallus, ce qui est la meilleure façon d'éviter une représentation de la castration.

On est bien dans le champ de la représentation, pas dans celui de la réalité.

Pourquoi le phallus présente-t-il cette bifidité ? et pourquoi me vient-il l'idée qu'il s'agit d'une épingle à cheveux ? je ne me sers jamais d'un tel accessoire, mais du phallus, si ! ai-je fait du cheveux un refuge de la force libidinale en ne les coupant pas, comme avait fait Samson ? en ce cas, l'épingle en serait une métonymie. Il est vrai que le roi à une couronne sur la tête, mais c'est plutôt une couronne de carnaval. Tout comme sa présentation de lui-même : sa puissance royale se réduit à du semblant. J'en déduis le caractère dérisoire de la puissance du phallus : il échoue à représenter le féminin, pourtant il lui est indispensable. Sans doute est-ce une explication possible de son caractère bifide.

Quoique dans la représentation, il peut parce qu'il est double : il maintient la représentation de la fente sur une horizontale. Sinon il est trop mince ! trop petit, trop ridicule. D'où sans doute le pied que j'ai pu prendre quand j'ai eu deux femmes en même temps, ce qui m'est arrivé que deux fois dans ma vie et pour de courtes périodes. C'était très gratifiant pour moi, mais évidemment pas pour les femmes en question. On ne peut pas faire l'économie de la jalousie. Mais moi, je n'ai pas pu m'empêcher de multiplier les expériences, comme autant de fentes à enfiler, afin de palier la déficience native par le redoublement de son usage, côté phallus, par l'empilement des expériences côtés vagin. Avoir deux femmes, c'est faire la nique à la castration. J'avais consciemment dans l'idée que si une me larguait, au moins il me restait l'autre. Je n'avais pas conscience que c'était une assurance contre la castration. Autrement dit, je n'avais pas confiance en moi, ce qui découlait d'un manque de confiance dans les capacités de mon phallus, elle-même issue de la menace de castration.

Je me doute que ce j'écris-là ne va pas plaire aux lectrices qui attendent d'un homme grand amour et fidélité. En général. Elles en sont, en général aussi, déçues. Ces expériences je les ai faites quand j'étais trentenaire. Depuis j'ai compris que ça rendait la vie invivable à tout le monde et j'ai tenté de faire autrement en essayant de vivre dans la monogamie. Avec le risque, c'est-à-dire le largage qui vous laisse seul et désemparé, ce qui m'est arrivé alors plus d'une fois !

Ça ne m'avait pas empêché de vivre à l'époque, moi en monogame, une intense histoire avec une femme dont j'ai été éperdument amoureux et qui me trompait depuis le début... Avec son mari ! elle me mentait en disant qu'il n'y avait plus de relations avec lui, et qu'elle ne restait qu'à cause des enfants. J'ai su après coup, grâce à ce mari lui-même devenu un excellent copain, les pieds qu'ils prenaient quand elle rentrait de chez moi. Car lui, il savait. Il souffrait aussi, mais supportait car elle lui avait dit que je n'étais qu'une passade, tandis qu'elle me disait être l'amour de sa vie.

En l'occurrence c'est elle qui était bifide. Quand, las d'attendre que cela cesse, son mari l'a larguée, j'ai cru que nous allions enfin vivre notre amour tranquille. Ben non : elle s'est aussitôt trouvé un autre amant ! il lui en fallait toujours deux en même temps.

Dois-je en conclure qu'elle avait une sexualité masculine, et qu'elle cherchait elle aussi une assurance contre la castration ? je ne le ferais pas car je ne suis pas elle, et ce serait à elle d'expliquer le pourquoi.

Je crois que « en général » les femmes trouveraient plutôt cette assurance dans leur demande de grand amour unique et éternel : façon de se garder un phallus et un seul, mais le leur. La femme dont je viens de parler serait donc une exception. Tandis que les hommes trompeurs seraient la règle générale et les monogames, l'exception. Les hommes trouveraient l'assurance dans la multiplication des expériences pour s'assurer de la présence de leur phallus

toujours menacé. Il n'y aurait qu'une chose commune dans cette bifidité de la relation à deux : l'angoisse de castration, à laquelle chaque sexe tente de palier de manière différente.

Ceci n'est qu'hypothèse, car je ne suis pas dans le général. Je ne fais qu'inférer à partir de ce que je connais. La diversité des singularités, je crois, laisse encore la place à beaucoup de surprises.

Donc « pas de rapport sexuel », formule de Lacan à laquelle je donnerais volontiers raison s'il n'y avait pourtant ce rapport commun à la castration, vécue de manière différente : le phallus vécu comme pas bien accroché pour les uns, à accrocher pour les autres. D'où mon épingle à cheveux, m'obligeant à vivre au diapason (sans queue !) de la menace. Je ne vois pas le bout qui les relie, façon de ne pas voir que « il y en a deux, mais c'est le même », comme les faces de la bande de Möbius. Pas de rapport entre les deux, mais quand même !

Samedi 22 février 2020